

La série s'ouvre, comme la décennie, sur les premiers babils d'une espèce nouvelle, celle des intellectuels. En l'occurrence Maurice Barrès qui, au moment de l'affaire Dreyfus, se dresse contre « le parti des juifs ». Et elle se termine, quatre épisodes plus tard, sur la fin du « dernier grand maître », Althusser « attrapé » à Sainte-Anne. De l'antisémitisme de Barrès à la folie d'Althusser. Un siècle d'égarements, un catalogue des poses et positions des « clercs » face à l'Histoire, le tout revisité en touriste-inquisiteur par Bernard-Henri Lévy. Omniprésent, sur les pas de Gide à Moscou, de Camus à Alger, quêtant les images (rares) de Drieu la Rochelle ou d'Yvonne Sadoul et (dérangeantes) de Céline, Genêt ou Malraux. De la grandeur à la décadence de ses pères. Jusqu'à la « métamorphose ultime qui rendrait aux intellectuels un visage et une parole ». Les siens ? Avant toute polémique, le point de vue d'un historien des intellectuels, Jean-François Sirinelli (1).

LIBERATION. — **Quelles sont vos premières réactions aux quatre épisodes de cette série ?**

JEAN-FRANÇOIS SIRINELLI. — Il y a deux lectures possibles. J'écarte d'emblée la lecture polémique. L'omniprésence de Bernard-Henri Lévy surprend au début, et quand surgit à la fin du quatrième épisode le Chinois tenant tête aux chars à Tian Anmen, il faut accommoder, au sens optique du terme, pendant quelques secondes : l'homme à la chemise blanche face aux blindés, ne serait-ce pas Bernard-Henri Lévy ? A bien y réfléchir, par cette omniprésence il annonce la couleur : c'est une histoire « subjective » des intellectuels qu'il nous propose — tel est du reste le sous-titre du livre qui accompagne la série télévisée — et à prendre comme telle. D'où un second registre d'analyse : c'est une histoire de famille — celle des intellectuels — racontée par l'un de ses membres. L'arrière-petit-fils se penche sur l'arbre généalo-